Document généré le 24 avr. 2024 20:46

Liberté

Trois poèmes de Roger Reny

Roger Reny

Volume 17, numéro 3 (99), mai–juin 1975

Discours pour l'été...

URI : https://id.erudit.org/iderudit/29775ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Reny, R. (1975). Trois poèmes de Roger Reny. *Liberté*, *17*(3), 9–10.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1975

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Trois poèmes de Roger Reny

reprise

à partir d'une étoile de cire
modeler dans la graisse de ton visage
des yeux noyés dans la transparence du vent

un peu de gêne au creux d'un cendrier
évite la franchise de ton regard
dans ma gencive dort une étoile
que ton sein réclame à grands cris
ce n'est pas dans la hantise des mots
qu'un timbre-poste peut voyager

aimons-nous donc
qu'on en finisse
avec les étoffes soyeuses

au sou-sol de ta lèvre en émoi
bave un désir
désir de toi à travers chair
comme l'épée trahit le sang
dans le silence de la nuit

désir de toi tout de même
comme une gousse d'ail
car j'ai mal digéré tes promesses

aimons-nous donc
dans la laitance de nos draps
lèchant avec avidité le poivre
de nos caresses

la pluie crépite sur le toit
comme un feu de sapin
ton feu à toi se nourrit de mes cendres
regarde dehors l'aube
et ce ciel ligaturé aux poumons des usines

Montréal se résorbe
à l'intérieur de ses gratte-ciel
entre une dernière fois dans la foire
de mes os me dit-elle
comme dans un alvéole gélatineux
et tu seras à l'abri de la pollution

sans titre

ô toi poussière d'étincelles glaives vierges plantés dans la prunelle des yeux mains ouvertes aux jaillissements de toutes les fontaines tristes ô toi de Montréal à Paris de Tunis à Oran artère de sang figé dans la froidure de la toundra ô toi dressée comme un mât solitaire parmi les ruines du sable et de l'eau avec comme seule continuité la demi-lune d'un visage la déchirure d'un enfant

sans titre

« Méfie-toi de passer
si près du bonheur il te brûlera »
Michel Beaulieu

que mon sang soutienne dans tes yeux
la double transparence de la lumière
et que sous ma flamboyante caresse
naisse enfin l'unique morsure de ton sourire
ainsi meurt la parole
au seuil d'une solitude apprivoisée
ainsi renaissent les soleils d'aube
entre le désir et l'espace aboli
quand la joie déborde nos chairs